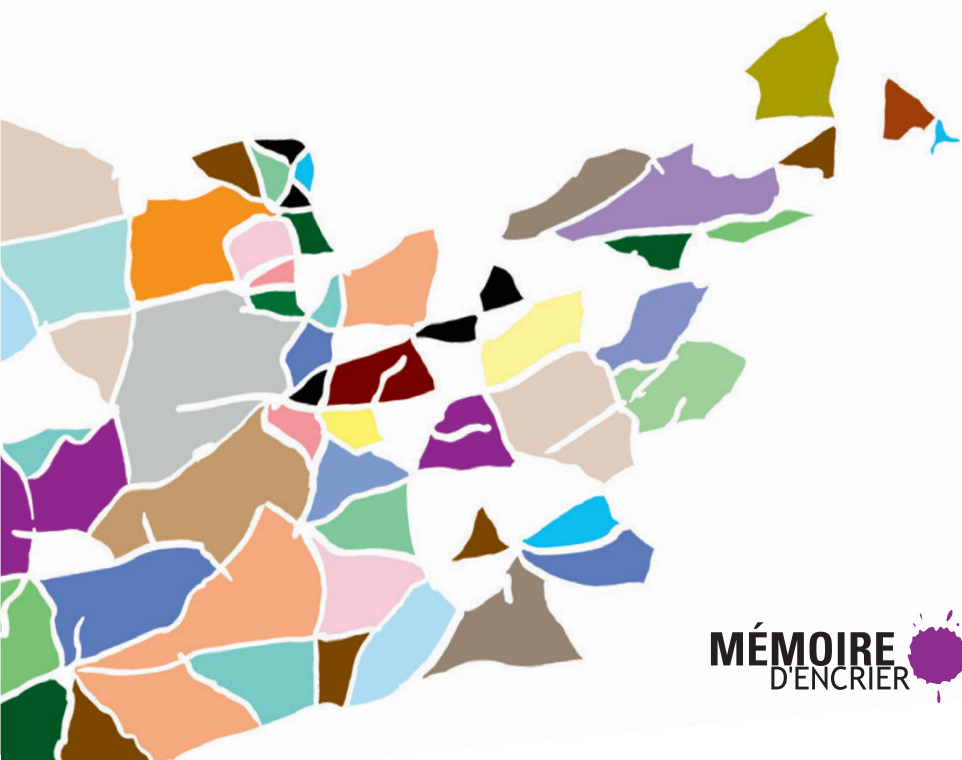


BASKETS

JEAN-CLAUDE CHARLES



MÉMOIRE
D'ENCRIER 

BASKETS
RÉCITS DE VOYAGE

Jean-Claude Charles

BASKETS
RÉCITS DE VOYAGE

Édition coordonnée par Alba Pessini

MÉMOIRE D'ENCRIER

PRÉFACE

Jean-Claude Charles nous invite à chausser une paire de baskets, à glisser nos empreintes dans celles que laissent ses pas. Il nous conduit au sein d'un périple minutieusement organisé. Des États-Unis au Brésil, de Miami à New York, de Paris à Haïti, de Berlin à San Francisco, en passant par la Côte d'Ivoire et le Maroc, le parcours n'est pas linéaire. Il implique des allers et des retours, on revient sur certains lieux, car une seule étape ne suffit pas pour tout dire, pour tout voir, pour bien raconter. Charles est animé par le désir de dresser un état des lieux du monde, entre 1986 et 1996. Une idée maîtresse le guide : le souci constant d'être perméable, à l'écoute de ce qui l'entoure, en respectant les équilibres et les nuances. « Comment se balader ici sans donner des nouvelles de l'état du monde, petits romans, petits portraits, choses vues et entendues, traversées d'histoires, se balader n'importe où, le nez en l'air, reniffler l'air du temps de Harlem, prendre le pouls d'une humanité qui se débat, mesurer des climats, engranger des fictions minuscules, comment dire Harlem sans dire trop de bêtises ? »

Pour raconter, il faut inlassablement marcher – chaussures confortables de rigueur –, fouler le sol, qu'il soit de bitume, dans les grandes métropoles, ou de sable, celui

des déserts américains ou africains, mais aussi observer et se laisser traverser par les êtres et par les paysages : « Je m'imprègne tout doucement des choses, des lieux, des gens, d'un pays que je connais parfois, que je découvre souvent » (p. 20).

Descriptions, rencontres, portraits, conversations, interviews concourent à cerner l'identité d'un pays ou d'une ville. Charles laisse la parole à ceux qui vivent à Harlem, à Brasilia, à Azincourt, au Burkina Faso, les serveuses des cafés, de modestes travailleurs, les immigrés haïtiens qui peuplent New York, des anonymes, parfois ceux qui font l'Histoire, un compagnon de Martin Luther King, Don Elder Camara. Les portraits sont brièvement croqués, quelques mots suffisent à dessiner une silhouette, une personnalité. Il déniche les témoignages les plus révélateurs. Tous les sens sont sollicités et révèlent une sensibilité à fleur de peau : la vue, bien sûr, mais aussi le goût. L'ambiance est restituée avec notamment les saveurs, les plats, les boissons. Charles sait aussi lever les musiques sous ses pas, celles qui animent les fêtes du continent africain, qu'il découvre, et celle qu'il connaît bien, comme le blues, dont il n'a de cesse de traquer les origines et les occurrences.

Nous pouvons imaginer que Jean-Claude Charles a dû souvent se demander quelle anecdote, interview, paysage privilégier. Quoi choisir dans le matériau brut des notes et carnets noircis sur le vif. Nous ne saurons jamais ce qui a été sacrifié et pourquoi. Nous avons, par contre, la réponse à une autre question fondamentale que l'écrivain Charles s'est évidemment posée : comment raconter ? Quelle forme donner aux récits des déplacements, des rencontres, des étonnements, des surprises et des déceptions ? La lecture de *Baskets* permet de découvrir un style ciselé, épuré, constamment à la recherche de l'essentiel, qui procède par

petites touches et met en place une esthétique du fragment. Jean-Claude Charles propose ici un texte mosaïque, à l'image d'un monde diffracté. Chacun aura le loisir de reconstruire et de remodeler à sa manière ce monde.

Alba Pessini

RENTREZ AU PAYS OU SE RÉJOUIR DE LOIN...

Écrivain haïtien installé en France depuis une quinzaine d'années, Jean-Claude Charles, après la chute de la dynastie Duvalier, a voulu revoir son pays. En route, il s'est arrêté à New York et à Miami, où sont établies de fortes communautés d'émigrés haïtiens et où il a lui-même vécu.

New York. – Nous sommes environ deux mille, tassés dans la nef centrale de la cathédrale St. Patrick, à Manhattan. Ceux qui se préparent à partir et ceux qui vont rester. Ceux qui croient que quelque chose a changé et ceux qui n'y croient pas. Beaucoup sont pourvus d'un petit fanion bleu et rouge, les couleurs de l'indépendance en 1804, que le drapeau national vient de reprendre et qu'ils agitent au-dessus de leur tête. On est venu prier « pour la libération totale d'Haïti ». Les dix prêtres et les six diacres haïtiens qui ont pris l'initiative de cette messe d'Action de grâces tiennent à cette formulation. Le père William Smarth prononce en créole un sermon incendiaire : « Que l'administration Reagan prenne garde de ne pas s'ingérer dans les affaires haïtiennes ! » Mouvement de drapeaux et applaudissements. Les répliques fusent dans la maison du Seigneur. S'exprimant en français, le cardinal John O'Connor,

archevêque de New York, joue le jeu : « La justice est le premier devoir de tout gouvernement. » Succès assuré.

Marc Bazin, ex-ministre des Finances de « Bébé Doc », l'homme donné comme le mieux placé pour remporter les futures élections, est là. Ce quinquagénaire sportif semble effectivement bénéficier d'une forte cote d'amour. Dans la voiture qui nous mène à son hôtel, Bazin évoque « le sentiment antiaméricain très fort dans la communauté ». Il ajoute : « Mais ce sont des gens très pragmatiques. » « Un peuple qui vit dans les normes. »

UNE AIDE AU RETOUR

« Les enfants scolarisés en anglais posent un vrai problème », me dit William Smarth. Nous sommes dans la maison des prêtres haïtiens de Brooklyn, les *Haitians Fathers*, à Crown Heights, un de ces quartiers de brique sombre et de chaussées défoncées dont cette ville a le secret, non loin de Prospect Park. La dernière fois que j'y suis venu, il y a quatre ans, les gens se plaignaient des gangs de gamins et certains déménageaient vers East New York. Maintenant, la tendance est au retour. Y compris pour les Blancs, chassés par les loyers élevés de Long Island.

Les *Haitians Fathers* sont une véritable institution. Vieille de quinze ans. À mi-chemin entre une action pastorale classique et un travail communautaire au ras du quotidien (contre le chômage, aide d'urgence, problèmes sociaux en général). L'intervention politique est constante, notamment à propos des droits de l'homme et des réfugiés. Attitude que le père Smarth oppose à celle de « l'Église américaine qui voudrait enfermer les gens dans la prière ». Originaire de Cavaillon, ville du sud d'Haïti, mon interlocuteur est lui-même une institution dans l'institution. C'est la banque de données qu'on vient

consulter pour tout ce qui concerne les Haïtiens à New York. Le service américain de l'immigration l'a même appelé pour lui poser, en l'absence de statistiques exactes, la question fondamentale: « Combien sont-ils? » « 400 000 », estime William Smarth, l'œil malicieux derrière ses lunettes à monture d'écaïlle. « Il faut tenir compte des nombreux sans-papiers ».

New York est donc la deuxième ville haïtienne du monde, après Port-au-Prince qui compte aujourd'hui un million d'habitants, autant que toute la diaspora. L'immigration s'est développée à la fin des années 1950, avec les premiers effets de l'arrivée au pouvoir de François Duvalier, puis s'est accélérée vers 1971, après l'accession à la présidence à vie de Jean-Claude Duvalier.

Vont-ils retourner chez eux? Tout porte à croire que ce ne sera pas le cas. Les anciens immigrants, naturalisés ou résidents, sont relativement bien intégrés dans la société américaine. Ils ont du travail, vivent bien et, même s'ils continuent à avoir des liens privilégiés avec leur pays d'origine, ils ne sont pas prêts à faire un saut dans l'inconnu. Les immigrés récents, quant à eux, en particulier les 50 000 à 60 000 réfugiés qui avaient fait une demande d'asile, ont souvent été dépouillés de leurs biens par les *tontons macoutes*.

« Contre ces réfugiés, le service américain de l'immigration pourrait faire valoir qu'ils ne sont plus persécutés, remarque le Père Smarth. Voire envisager une aide au retour à la française. Encore faut-il examiner dans quelles conditions. Tenir compte des cas spécifiques. Surtout pas de décision générale. Et ne pas perdre de vue que les bases matérielles pour une réinsertion n'existent pas en Haïti. »

Plus délicat est le problème des enfants. Haïtiano-américains de fait, au regard de l'administration, quel que

soit le statut de leurs parents, ils se sont adaptés avec une étonnante facilité. Les arracher à ce qui, pour eux, n'est pas véritablement un exil est malaisé. Les garder ici l'est tout autant. Un vrai casse-tête.

À l'enseigne du *Haitian Corner*, à l'angle de la 84^e West Street et d'Amsterdam Avenue, coincé entre une pizzeria et un magasin de « Delicatessen », se tient le libraire de la communauté, Jacques Moringlane. Le département de l'éducation de la Ville de New York s'adresse régulièrement à lui pour se procurer le matériel pédagogique destiné aux enfants haïtiens. Il me montre les listes des commandes récentes. Essentiellement des manuels en créole d'apprentissage à la lecture, écrits selon la dernière orthographe en vigueur. Tels que ces *Egzèsis pou devlope lespri* (exercices pour développer l'esprit).

Ces acquisitions sont utilisées dans le cadre précis qui vise à faire passer les enfants directement à l'américain sans le truchement du créole. Pour eux, le français serait perdu à jamais, n'était le manque d'ouvrages en créole. Lorsqu'on s'élève d'un cran, au niveau des jeunes déjà scolarisés en Haïti, on voit s'imposer le détour par le français. « Avec, par exemple, des livres de mathématiques ou de biologie, précise Jacques Moringlane. Ce phénomène est encore plus intéressant dans les universités, dont les étudiants et chercheurs constituent le gros de ma clientèle. »

« AS-TU TON VISA ? »

Drôle de bonhomme. Mulâtre, de taille moyenne, la soixantaine alerte et joviale, ce comptable de formation n'expose pas de livres dans sa vitrine, mais des tableaux et des sculptures. Cela lui a été imposé par l'évolution du quartier. Naguère, les Haïtiens y étaient légion. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux sont partis. « Ils ne peuvent plus

déboursier 2000 dollars par mois pour des appartements qui leur coûtaient 10 fois moins cher il y a à peine 5 ans.» Les nouveaux habitants sont des Américains blancs à pouvoir d'achat plus élevé, qui peuvent être tentés par le marché de l'art.

Plus au sud, de l'autre côté du pont, à Brooklyn Heights, les locaux de l'hebdomadaire trilingue *Haïti Observateur*. Le plus grand périodique haïtien à New York : un tirage de 50 000 à 55 000 exemplaires, lu chacun par 5 personnes en moyenne. Sur la porte d'entrée, une inscription sur fond bleu et rouge : « Je suis Haïtien, j'en suis fier. » Dans les bureaux, c'est l'euphorie. L'hebdo se prépare à ouvrir son siège à Port-au-Prince. « Bonne année ! »

Entre les Haïtiens à New York, ces échanges de vœux tardifs résonnent étrangement. Comme si 1986 ne commençait que maintenant. Comme si le temps s'était arrêté une éternité. On se congratule. On s'embrasse. Une question revient sans cesse : « As-tu ton visa ? »

Glodys Saint-Phard, un des fondateurs de l'hebdomadaire, débarque de la Nouvelle-Orléans, où il est psychiatre. Petit, rond, bedonnant et grisonnant, ce boute-en-train hors pair savoure à voix haute son premier déjeuner de retour au pays natal : « Poisson en daube sur un lit de riz blanc glacé de Saint-Marc, arrosé de pois rouges en sauce ». Rire général.

Haïti Observateur est né en 1977 de la pionnière des radios pirates : Vonvon (Radio Bourbon). Une heure d'émission quotidienne à partir d'une station (50 kilowatts sur ondes courtes) parfaitement captée en Haïti. « Une ancienne propriété de la CIA, cédée à l'Église mormone », dit Ray Joseph, barbe poivre et sel, ex-animateur devenu codirecteur de l'hebdo après 14 ans comme rédacteur financier au *Wall Street Journal*. Tous les jours, au 485,

Madison Avenue, une poignée de Don Quichotte ont lardé la dictature d'informations et de sarcasmes. On raconte qu'un jour, à l'écoute de Radio Vonvon « Papa Doc » cassa son récepteur dans un accès de colère. Le moment le plus fort de l'émission avait été confié à un prétendu hougan (prêtre vaudou) se faisant appeler Frère le Poule. Sa chronique de cinq minutes était digne d'un Alfred Jarry tropical en transes.

Ray Joseph possède dans ses archives des témoignages de gens qui affirment avoir « vu de leurs yeux » l'ordonnateur de ces cérémonies hertziennes métamorphosé... en coq rouge et en cochon noir ! Or, ce mystérieux Frère le Poule était... Le docteur Saint-Phard.

Une véritable histoire de la résistance commence à s'écrire. Avec ses vérités et ses légendes. Ses vrais actes de courage et ses coups de bluff. Sa logique profonde et ses dérives insensées, depuis parfois plus de 30 ans, d'hommes et de femmes, à travers les continents, avec leurs enfants, leurs valises, leurs nostalgies, leur blues, et l'espoir nouveau qui se lève.

HAÏTI ET LA « BAMBOCHE DÉMOCRATIQUE »

De violents affrontements ont opposé, le jeudi 20 mars, à Port-au-Prince, capitale d'Haïti, des manifestants aux forces de l'ordre, faisant plusieurs morts et blessés. Après seize ans d'exil, Jean-Claude Charles, écrivain d'origine haïtienne, livre ses premières impressions à son retour dans l'île.

Port-au-Prince – Je me réveille dans une ville bruyante. Chaleur et poussière. Mes premières impressions ? Quatre images. Au pied de la passerelle de l'avion : la jeune fille en jeans et T-shirt blanc portant l'inscription en lettre bleu et rouge : « *Haïti libérée* ». La foule, brandissant des drapeaux, venue, m'a-t-on dit, empêcher le départ du chef de la police secrète de l'ancien régime. Le gros registre consulté longuement par l'officier d'immigration, une jeune femme courtoise qui a fini par me délivrer un permis de séjour. Et, une fois dehors, après un simulacre de contrôle douanier par un soldat distrait, cette question d'un manifestant : « Depuis quand étiez-vous à l'étranger ? » À ma réponse, il s'est retourné, a répété en criant : « 16 ans ! » Les gens ont applaudi.

J'ai vu le général Namphy, le nouvel homme fort du pays, à la télévision, dans une étonnante prestation en

créole. Premier choc : le créole est devenu la langue dominante des médias. En deux ans de radio dans ce pays, j'avais toujours parlé français. À présent le bilinguisme s'installe sans complexe, et c'est tant mieux. Des rondes babines du général sortaient des mots forts. Il a parlé de « banbòch demokratik » (bamboche démocratique). A regretté de ne pouvoir y participer. Il travaille trop. S'est félicité d'avoir libéré tous les prisonniers politiques, enlevé le bâillon à la presse. Avant d'annoncer un programme de gouvernement ambitieux pour un dirigeant provisoire. Suivi d'un salut militaire impeccable.

La capitale comptait environ 300 000 habitants quand je suis parti. Depuis elle a vu sa population atteindre presque le million. De mon temps, des gosses bloquaient volontiers la circulation dans une rue pour jouer au foot. C'est bien fini. « Il y a 20 ans, on chassait la pintade à Delmas », me rappelle un ami. Delmas, c'était une vaste zone peu peuplée, relativement boisée, entre Port-au-Prince et Pétion-ville. Hauteurs inaccessibles à vélo, d'où nous pouvions contempler la baie, après une véritable expédition en taxi collectif. Aujourd'hui, de la mer à la montagne, c'est la même ville qui continue. Avec ses masures et ses villas.

Dans le minibus qui m'emmène au *Batofou*, un restaurant que tiennent des amis en hommage au poète du Bateau-Ivre, un terme revient sans cesse : « déchouké », c'est-à-dire : « déraciner ». C'est le mot le plus usité en Haïti ces temps-ci. On a « déchouké » les Duvalier, et ça n'est pas terminé, vous allez voir ce que vous allez voir. Au *Batofou*, me racontent mes amis, venait parfois le colonel Albert Pierre, surnommé Ti-Boule. Traduisez : « Celui qui brûle. » Un tortionnaire bien tranquille. Il commandait toujours une bouteille de champagne, en buvait délicatement une coupe, assis à la même table d'angle, silencieux,

puis repartait. Ses gardes du corps l'attendaient dans la rue, armés jusqu'aux dents, aux aguets. Ti-Boule a fui le pays discrètement, après un séjour à l'ambassade du Brésil. Le Conseil national de gouvernement lui a accordé un sauf-conduit, à la stupéfaction générale.

Un vent de pillage souffle sur la ville. Pas un jour sans qu'une maison ne soit mise à sac. Quand un macoute se fait coffrer, le problème n'est pas de savoir si on va le lyncher, mais sous quelle forme. Une cinquantaine de badauds, dans une ruelle à flanc de ravin des quartiers sud, se concertent sur le sort d'un frêle gamin apeuré. Les uns sont d'avis qu'on l'exécute sur place. Les autres préfèrent le voir confier aux militaires. Finalement, il est précipité dans le fossé, profond de trois mètres. Le chef de la bande le récupère, blessé, et clame: «D'accord, on ne va pas le tuer, mais je veux au moins lui crever les yeux.» Il ne le fait pas. Il dit qu'il se planque depuis cinq ans avec toute sa famille à cause d'une délation commise par l'autre, plus très beau à voir.

J'essaie de comprendre ce qui se passe sur ce morceau d'île. Je pense à tous les témoignages que j'ai recueillis ces dernières années auprès des réfugiés haïtiens dans les Caraïbes et aux États-Unis sur les brutalités des tontons macoutes. Je pense à l'adolescent que je fus, témoin d'atrocités sans nom. Je pense à tous ceux qui en sont sortis vivants. Avec toujours quelque chose de cassé en eux. Jean-Claude Bajoux, ancien coordonnateur du Conseil Interrégional pour les réfugiés, rentré de Porto Rico après 22 ans d'exil, est en train de mettre sur pied, à l'exemple de l'Argentine, une commission d'enquête sur les disparus, qu'il évalue à au moins 30 000.

Lui-même a perdu cinq membres de sa famille, assassinés en 1964. Jean Dominique, de retour lui aussi et qui

s'est fait accompagner par un comité d'accueil de plusieurs milliers de personnes jusqu'à sa station de radio saccagée en novembre 1980, devrait participer aux travaux de cette commission.

Je m'impregne tout doucement des choses, des lieux, des gens, d'un pays que je reconnais parfois, que je découvre souvent. Au Champ-de-Mars, place des Héros de l'Indépendance, le banc des soupirs me rappelle des émois qui n'ont rien à voir avec *La Veuve infidèle* qu'affiche le cinéma Paramount juste en face. Plus loin, un gosse se délecte à la lecture d'un livre dont il exhibe le titre non sans quelque insolence : « SAS, Requiem pour tontons macoutes », par Gérard de Villiers. Les libraires ont sorti leurs stocks de livres interdits. C'est la bamboula culturelle. Avec n'importe quoi. La rue Jean-Claude Duvalier est redevenue la rue du Docteur-Audain. La rue du 22 Septembre, date fétiche de François Duvalier, a repris son nom modeste de ruelle Roy. Seuls les billets de banque, à l'effigie du père et du fils, échappent pour le moment à ce travail d'effacement symbolique.

Je suis malade comme un chien. Mon corps, rompu aux hivers de l'Amérique du Nord et de l'Europe, s'adapte mal. Ne serait-ce qu'à l'eau du robinet. Un médecin m'explique que j'ai « attrapé des saletés », qu'il faut me mettre à l'eau minérale, me bourrer de médicaments. Une amie m'appelle « le Blanc ». La honte ! Je décide de quitter cette ville infernale où les embouteillages n'ont rien à envier à ceux de Paris.

UN ÉVÊQUE PROCHE DU PEUPLE

Vers le Nord, juste avant la nationale n° 1, détour par le chemin pierreux de Fort-Dimanche, la prison de sinistre réputation. Un débat agite le pays : que faire de cette masse

de béton jaune à quelques encablures de la mer? Certains réclament sa destruction pure et simple. D'autres, qu'on la transforme en mémorial de l'horreur. Pour le moment, je suis debout devant cette bastille sanglante, un appareil photo dans les mains. Je n'ai pas peur, et la sentinelle me sourit.

La route bordée d'acacias. Les « mornes » (montagnes) chauves, dénudés par l'érosion. Puis la zone désertique autour des Gonaïves, point de départ de la rébellion contre la dictature. Dans la cour de l'évêché, à l'ombre des lauriers roses, un homme, radio-cassette sur l'épaule, se dandine sur l'hymne de Radio-Soleil, la statue de la résistance catholique: « Je n'peux rien faire sans l'soleil »...

Mgr Emmanuel Constant nous reçoit. Pour moi, il reste le personnage accouru au chevet d'un gamin fauché par une balle perdue, dans ma rue de Port-au-Prince, un jour de l'année 1957. Il évoque le « droit de l'Église de s'intéresser à la politique », avec des formules tranchantes ou pittoresques: « L'Église annonce, dénonce et organise. » « Duvalier était le seul coq qui chantait depuis 29 ans. »

Pourquoi avoir attendu si longtemps? « On ne cueille un fruit que quand il est mûr. » Pourquoi avec l'appui des militaires? « Le peuple a compris qu'il fallait s'appuyer sur deux institutions: l'Église comme force du bien et l'armée comme force d'organisation. »

Aubelin Jolicœur, le nouveau directeur de l'Office du tourisme, espère que les affaires vont reprendre bientôt. Jolicœur, immortalisé par Graham Greene, est le petit Pierre des *Comédiens*. Il reçoit chez lui, à Port-au-Prince. Quelques amis, des journalistes, du beau monde. Le champagne est bon, mais je préfère le rhum. Sur la terrasse à ciel ouvert, je déambule, verre en main, surveillant de temps en temps à ma montre l'approche du couvre-feu.

LA PEUR DES COMMUNISTES

Je me trouve nez à nez avec le colonel Williams Regala, membre du Conseil national de gouvernement et ministre de l'Intérieur et de la Défense. Le colonel veut bien essayer une de mes Boyards. La mâchoire crispée, la voix basse – de sorte que je dois me pencher vers lui pour entendre –, il m'annonce qu'un péril guette la nation. Puis, l'œil vaguement panoramique: «Le communisme, ça peut prendre toutes les formes. Et, d'ailleurs, qui m'assure qu'il n'y en a pas un ici?» Je manque d'avalier mon rhum de travers. Dans le ciel, les étoiles sont superbes.

À quelque 80 kilomètres à l'ouest de Port-au-Prince, Miragoâne est un carrefour routier boueux. Plus un seul hôtel. Deux ou trois restaurants déserts. L'unique cinéma est fermé. Une petite salle paroissiale sert, à l'occasion, de théâtre. Un avant-projet de bibliothèque verra ou ne verra pas le jour. Les écoles dans la région (60 000 habitants) sont rares. «La malnutrition sévit, avec la tuberculose, la malaria, les parasitoses», me dit Yves Alexandre, médecin de l'unique hôpital créé il y a seulement 6 ans et qui compte 20 lits.

LE GRAND MASSACRE DES PORCS

Un Miragoanais dont l'histoire se confond avec celle de la région se souvient du dernier coup asséné par le régime à une paysannerie à genoux. Il évoque des experts dépêchés des États-Unis en vue d'abattre le cheptel porcin à cause d'une épidémie montée en épingle: «Comme si nous ne savions pas tuer un cochon sans le faire souffrir!» Et mon interlocuteur de décrire quelques scènes du grand massacre des porcs effectué sous la protection de l'armée et de la milice. Il faut savoir que le porc est le seul investissement à la portée du paysan pauvre. Le cheptel – un million et demi

de têtes réparties entre de nombreux petits éleveurs – a été éliminé.

J'assiste à une réunion entre le président d'une compagnie américaine qui a obtenu, avant la chute des Duvalier, une concession pour l'exploitation du carbonate de calcium à Miragoâne et des représentants de la population. Il y a là un maire vindicatif, un notable pointilleux sur les questions juridiques, un ingénieur à la dialectique redoutable, au total une quinzaine de personnes. Tout le monde est traumatisé par l'expérience de la Reynolds qui avait acquis le monopole de l'exploitation de la bauxite dans cette région et exige une nouvelle mouture du contrat, avec des obligations claires pour la compagnie et pour l'État: versement aux caisses communales d'une partie de la redevance, asphaltage des routes, adduction d'eau, électrification, équipement hospitalier, création d'écoles, achèvement d'un lycée offert en 1981 par les héritiers de Jacques Prévert... Le président, barbe rousse et bottes texanes, objecte: «Nous ne sommes pas une grosse multinationale, nous sommes un petit cabri dans les mornes.» Il finit par céder. Un spectacle inimaginable avant le 7 février dernier.

Entre la longue nuit et l'avenir incertain, j'ai le sentiment d'avoir visité un volcan d'où peut jaillir le meilleur comme le pire.

Soigner, aimer, Ouanessa Younsi

De si jolies petites plages, Jean-Claude Charles

Saint-Laurent mon amour, Monique Durand

Ceci n'est pas un paradis, May Telmissany (trad. Mona Latif-Ghattas)

La force de marcher, Wab Kinew (trad. Caroline Lavoie)

COLLECTION CHRONIQUE

BASKETS

Quel usage faire du monde? Jean-Claude Charles, *errant aux pieds poudrés*, propose dans ses récits de voyage un monde sans visa où la liberté de circuler et d'imaginer est le seul guide. Éloge du vagabondage, de l'errance et de la lecture. « Comment se balader... sans donner des nouvelles de l'état du monde, petits romans, petits portraits, choses vues et entendues, traversées d'histoires, se balader n'importe où, le nez en l'air, renifler l'air du temps [...] prendre le pouls d'une humanité qui se débat, mesurer des climats, engranger des fictions minuscules... »

Né en 1949 à Port-au-Prince et décédé à Paris en 2008, Jean-Claude Charles, romancier, poète, essayiste et journaliste, est l'auteur d'une œuvre immense, rééditée chez Mémoire d'encrier.